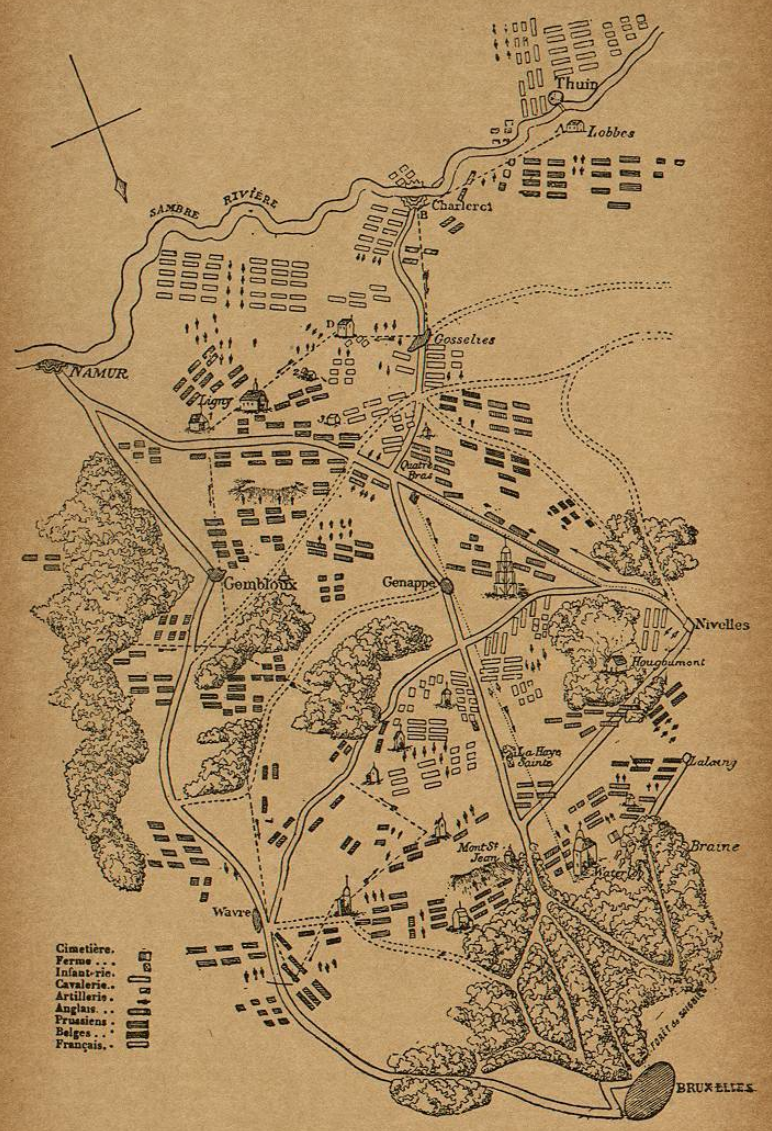

BATAILLE DE WATERLOO

V

WATERLOO

V

WATERLOO

De bon matin, le 17 Juin, Wellington, qui était retourné passer la nuit à Genappe, après son succès aux Quatre-Bras, se rendit à cheval sur le champ de bataille de la veille. Le courrier envoyé pour l'informer de la défaite de Blücher avait été blessé, de sorte que c'est de son propre état-major que le Duc apprit la nouvelle. A son arrivée aux Quatre-Bras, voyant qu'il n'y avait de ce côté aucun mouvement sérieux des Français, il prit ses dispositions pour se replier à loisir et quand il jugerait nécessaire. A neuf heures du matin, un officier de Blücher arriva pour lui apprendre que l'armée Prussienne se massait à Wavre. Wellington répondit qu'il ferait halte et se battrait au sud de la forêt de Soignies, près Mont-Saint-Jean, si Blücher pouvait le soutenir avec un, ou, d'après une autre version, avec deux corps d'armée Prussiens. Ce

n'est que fort tard dans la nuit que Blücher fut en état d'envoyer réponse à Wellington, car les convois d'artillerie Prussienne n'arrivèrent à Wavre qu'à cinq heures du soir, et Bülow ne rendit compte de l'arrivée de son corps à Dion-le-Mont qu'à onze heures et demie du soir. Ce n'est donc que passé cette heure, et après que Müffling eut annoncé à Blücher que l'armée Anglaise était en position à Mont-Saint-Jean, que Blücher envoya à Wellington l'assurance de son appui. La dépêche de Blücher assurait à Wellington que le corps de Bülow se mettrait en marche à la pointe du jour sur Saint-Lambert, celui de Pirch soutiendrait Bülow, et les deux autres corps se tiendraient prêts à marcher. Nous ne savons pas à quelle heure la dépêche de Blücher parvint à Müffling, mais comme celui qui la portait dût faire de nuit quinze à seize kilomètres par de mauvais chemins, il est presque impossible que son contenu ait été communiqué au Duc de Wellington avant trois heures du matin le 18. Quant à Napoléon, il était tellement accablé par les fatigues de la journée qu'il se jeta sur son lit dès que la bataille de Ligny fut terminée, et devant son état d'épuisement personne n'osa se hasarder à le réveiller pour lui demander des ordres. Le lendemain matin, il en fut de même; on ne put le réveiller pour un travail utile à ce moment critique où d'une décision rapide dépendait le succès.

La matinée du 17 se passa dans l'inaction pour les deux ailes de l'armée Française. Pajol, cependant, était parti de bonne heure avec une troupe de cavalerie légère, mais comme il avait pris la route de Namur et fait quelques captures accidentelles et trompeuses, ses rapports ne pouvaient qu'égarer l'Empereur sur la direction de la retraite des Prussiens. Ney, par une étrange incurie, n'avait pas été informé du résultat de la bataille de Ligny. Il était de très mauvaise humeur d'avoir été privé, la veille, du corps de d'Erlon et de n'avoir pu battre les Anglais aux Quatre-Bras. Napoléon, persuadé évidemment que les Anglais devaient être en retraite, passa la matinée à parler politique. Il fallait, naturellement, un certain temps pour réorganiser les régiments qui avaient été engagés, distribuer des munitions aux hommes, et réapprovisionner les caissons de l'artillerie. Mais Napoléon s'attarda jusqu'à midi, heure à laquelle il lança enfin Grouchy, avec les corps de Vandamme et de Gérard et la cavalerie de Pajol et d'Excelmans, à la poursuite des Prussiens, par la route de Gembloux. Grouchy ne fut en état de se mettre en mouvement qu'à deux heures de l'après-midi, et, alors, des torrents de pluie entravèrent tellement sa marche qu'il n'arriva à Gembloux que tard dans la soirée. Bon pour commander une division pendant l'action, Grouchy n'était pas tout à fait à la hauteur de la tâche qui lui incombait en ce

moment. Les ordres verbaux qu'il avait reçus de Napoléon étaient de rattraper les Prussiens en retraite et de garder le contact, quelque direction qu'ils prissent. Tout concourait alors à indiquer Namur comme la direction de leur retraite. Ces ordres étaient à peine donnés que des rapports de sa cavalerie informaient l'Empereur qu'à neuf heures du matin, on avait vu à Gembloux une force d'environ 20,000 Prussiens. En conséquence, il expédia un ordre écrit à Grouchy, l'engageant à explorer de Gembloux dans la direction de Namur et Maestricht. Il ajoutait cependant ces mots : « Il est important de pénétrer ce que l'ennemi a l'intention de faire ; soit qu'il se sépare des Anglais, soit qu'il ait toujours l'intention de se réunir à eux afin de couvrir Bruxelles et Liège pour courir les chances d'une autre bataille. » On verra qu'il ne donna aucune instruction à Grouchy pour s'interposer, en tout cas, entre lui et les Prussiens. Mais finissons d'abord l'histoire de Grouchy le 17 : en arrivant à Gembloux, il s'assura qu'une partie des Prussiens avait pris la route de Wavre et qu'une autre partie, ainsi pensait-il, du moins, marchait sur Maestricht. En rendant compte à Napoléon de ses opérations, il dit : « Si la masse des Prussiens se retire sur Wavre, je les suivrai dans cette direction afin de les empêcher de gagner Bruxelles et afin de les séparer de Wellington. » Conformément à cette intention, il donna des ordres

pour marcher sur Wavre, le lendemain, le mémorable 18 Juin. Quand Napoléon eut donné ses ordres à Grouchy le 17, il partit aussitôt pour Marbais avec la Garde, le corps de Lobau, et la réserve de la cavalerie, afin de soutenir l'attaque de Ney contre les Anglais aux Quatre-Bras. Pendant la matinée, il lui avait ordonné à plusieurs reprises de commencer l'attaque ; mais, peut-être par suite de sa mauvaise humeur de la défaite de la veille, Ney ne bougea pas jusqu'à une heure de l'après-midi, où il vit Napoléon approcher. Les forces réunies par Wellington aux Quatre-Bras, et qui s'élevaient à 45,000 hommes, commencèrent à se replier sur Mont-Saint-Jean vers dix heures du matin le 17. Ce mouvement fut lentement et admirablement exécuté sous la direction personnelle du Duc, et au moment où Ney commença réellement à s'avancer contre lui, sa cavalerie seule restait sur la position. A deux heures de l'après-midi, la poursuite fut retardée par la même pluie torrentielle qui fondait sur les colonnes de Grouchy en route pour Gembloux. A part une escarmouche insignifiante à Genappe, et un feu d'artillerie des plus vifs dirigé par les Français sur la cavalerie Anglaise en retraite, rien d'intéressant ne marqua ce mouvement sur Mont-Saint-Jean. Sauf 18,000 hommes que le Duc, toujours inquiet de sa droite, conserva à Hal, toute son armée fut enfin concentrée sur ce qui allait devenir le

fameux champ de bataille du lendemain. Les Français, avançant péniblement, sur des routes embarrassées et détrempées, pendant la soirée et la nuit du 17, ne furent tout à fait en position que très tard dans la nuit ou le lendemain de grand matin.

On a déjà dit que Wellington n'avait pas l'intention d'accepter la bataille le 18, à moins d'être tout à fait sûr de l'appui des Prussiens. D'un autre côté, nous savons aujourd'hui qu'il ne peut avoir reçu aucune dépêche lui donnant la promesse catégorique de cet appui avant trois heures du matin, c'est-à-dire à une heure où, s'il avait l'intention de battre en retraite, il aurait déjà dû commencer ses dispositions en conséquence. Dans l'histoire généralement admise, il est difficile de comprendre son mouvement : mais divers récits de conversations attribuées dans la suite au Duc de Wellington ont donné naissance à une version différente : dans la soirée du 17, le Duc serait parti à cheval pour aller voir Blücher et s'assurer par lui-même que le Prince était en état et avait l'intention de le soutenir s'il s'arrêtait pour livrer combat, le 18, au sud de la forêt de Soignies. L'Américain Ropes, le plus récent historien de ces événements, dans un très consciencieux ouvrage, où il utilise les matériaux rassemblés dans des articles d'un haut intéret sur Waterloo, publiés par le Colonel Maurice dans le *United Service Magazine*, affirme que le fait est prouvé et ne supporte

pas la contradiction. Cela sans doute expliquerait bien des choses, qu'il est autrement difficile de comprendre. Je ne puis cependant aller moi-même plus loin que le Colonel Maurice et, comme lui, je pense qu'en somme les preuves sont plutôt en faveur de l'authenticité de l'histoire ; mais, il y a bien quelque part d'autres preuves pour ou contre, et ceux qui peuvent jeter quelque lumière sur ce point rendraient un grand service à la vérité historique en publiant ce qu'ils savent.

Dans tous les cas, le 18, à dix heures du matin, la tête du corps de Bülow avait atteint Saint-Lambert, et Wellington en était informé. La masse du corps n'arriva cependant dans ce village qu'au moment où la bataille de Waterloo était déjà très avancée. Mais Wellington ignorait que Gneisenau, très inquiet de la position dans laquelle se trouverait l'armée Prussienne si les Anglais battaient en retraite et si Blücher devait trouver Napoléon devant lui, tandis que Grouchy l'attaquerait par derrière, avait donné ordre à Bülow de ne pas s'avancer au delà de Saint-Lambert avant qu'il fût bien évident que Wellington avait réellement l'intention de livrer bataille à Waterloo et que l'action fût complétement engagée. Pendant que cet orage se préparait sur son flanc, Napoléon se laissait encore retarder dans son attaque de l'armée Anglaise par l'état du terrain, qui rendait tout mouvement difficile,

surtout pour l'artillerie. A dix heures, il envoya une dépêche à Grouchy, approuvant son mouvement de rapprochement par Wavre. Le fait est qu'en ce moment ni Napoléon, ni Grouchy ne songeaient au mouvement hardi de Blücher, qui, à tous risques et périls, se dirigeait en droite ligne de Wavre sur Waterloo. Ils ne voyaient une jonction des Prussiens avec l'armée de Wellington que dans la direction de Bruxelles. D'un autre côté, les ordres primitifs envoyés à Grouchy lui enjoignaient de placer des détachements de cavalerie pour conserver les communications avec le quartier-général, et le Genéral Marbot nous apprend, dans ses charmants *Mémoires*, que, d'après les ordres de Napoléon, il avait établi une correspondance de cavalerie entre le quartier-général Impérial et la Dyle à Mouster et Ottignies. Si Grouchy avait exécuté, sur ce point, les ordres reçus, ses estafettes auraient dû rencontrer les cavaliers de Marbot dans ces villages. Ce n'est qu'à une heure de l'après-midi que Napoléon reçut avis de l'arrivée de la tête de colonne de Bülow à Saint-Lambert; alors, voyant qu'une attaque sur son flanc devenait imminente, il l'envoya dire à Grouchy : mais cette nouvelle lui arriva trop tard, pour affecter ses mouvements.

Auparavant, vers onze heures et demie, Napoléon avait donné ordre d'engager la grande bataille dont il devait sentir que tout son avenir dépendait. Il chargea

Reille d'attaquer Hougoumont, comme diversion à l'attaque principale, dirigée par le corps de d'Erlon sur le centre de Wellington au village de Mont-Saint-Jean.

Les forces alors en présence n'étaient pas numériquement très inégales, sauf en artillerie. Après ses pertes à Ligny et aux Quatre-Bras, et sans Grouchy, détaché pour surveiller les Prussiens, Napoléon était encore en état de jeter sur ce nouveau champ de bataille près de 49,000 fantassins, 15,700 cavaliers, et 246 canons. De l'autre côté, sans compter le détachement de 18,000 hommes à Hal, Wellington avait à Waterloo 49,000 fantassins, 15,000 cavaliers, et 156 canons. De l'infanterie, cependant, 15,000 hommes seulement étaient Anglais; de la cavalerie pas tout à fait la moitié. Cette armée, mélangée et hétérogène, dans l'opinion de Wellington pas plus que dans celle de Napoléon, n'était à la hauteur de l'armée Française qu'elle avait devant elle.

Pour décrire la bataille de Waterloo, au point de vue technique, il faudrait plus de place que je n'en ai ici. D'ailleurs, les faits qui touchent ses épisodes les plus émouvants et ses phases héroïques, sont mieux connus et plus clairement établis que ne le sont les autres points que j'ai abordés. Je ne puis qu'essayer de les résumer sommairement.

L'attaque sur Hougoumont, où Reille épuisa toute

la force de son corps pendant presque toute la journée, fut mal exécutée. Pour préparer la principale attaque, celle de d'Erlon, sur le centre de Wellington, Napoléon, profitant de l'énorme supériorité de son artillerie, fit avancer une batterie de 78 canons à environ 600 mètres de la ligne de crête de la position Anglaise. Jusqu'à une heure de l'après-midi, son feu continua sans aucune réponse de Wellington, qui avait donné l'ordre formel à son artillerie de ne pas tirer sur les batteries Françaises, mais seulement sur les colonnes Françaises quand elles s'avanceraient pour l'attaque. La plus grande partie de l'infanterie Anglaise était bien abritée par la nature même du terrain, mais la brigade Hollando-Belge de Bylandt était sur le sommet de la crête et très exposée. Quand le corps de d'Erlon s'avança en quatre profondes colonnes, la gauche jetée en avant, cette brigade lâcha complètement pied. Mais, quand la masse Française eut atteint péniblement la crête, il lui fut absolument impossible de se déployer sous le feu écrasant d'artillerie et de mousqueterie qui la reçut. Chargée à la baïonnette par la division de Picton, pendant qu'elle était dans une déplorable confusion, et finalement par la cavalerie de Ponsonby et de Somerset, elle fut repoussée en perdant deux aigles et de nombreux prisonniers. La cavalerie Anglaise, poursuivant trop loin son succès, fut à son tour très maltraitée. Vers trois heures, tandis que le corps de

d'Erlon était ainsi sérieusement ébranlé, que Reille était toujours à tenter l'assaut d'Hougoumont, et que le corps de Lobau, que Napoléon avait pensé envoyer soutenir Reille, était envoyé à l'est pour s'opposer à la marche des Prussiens, Ney fit demander à l'Empereur l'appui d'une division de cavalerie. En ce moment, des lignes Françaises on eût dit que la position Anglaise tout entière était abandonnée, car toutes les troupes de Wellington s'étaient tranquillement repliées sur leurs premiers emplacements, derrière la ligne de crête. Il semblait que la cavalerie Française n'eut qu'à pousser en avant et à recueillir les fruits d'une victoire déjà gagnée. Quand donc le petit corps de cavalerie, demandé par Ney, s'avança sur le front de bataille, tout ce qui restait de cavalerie Française s'élança aussi en avant, soit par suite d'une mauvaise interprétation des ordres de Napoléon, soit qu'elle n'eût aucun ordre ; en tout cas, elle ne fut pas arrêtée par l'Empereur, probablement absorbé, en ce moment, par le danger qui menaçait sa droite. Avec quel splendide courage et quelle audacieuse furie ces cavaliers Français s'élancèrent sur les carrés Anglais ! c'est là une histoire bien connue et souvent racontée. Ce ne fut pas seulement une division de cavalerie, mais quatre, qui furent ainsi taillées en pièces. Néanmoins, le feu de l'infanterie et de l'artillerie éprouvait cruellement les carrés Anglais dans l'intervalle des charges de cavalerie.